

Céline Escouteloup

Moi, suis-moi

Revue d'art et de littérature, musique

RAL,M

www.lechasseurabstrait.com

Elle ouvre les yeux. Elle l'a souvent vue, elle avait un voile piquant sur ses paupières.

Elles se sont souvent croisées toutes les deux. Mais elle s'effondre hors de son rêve. C'est vrai...Humaine...Je suis... C'est ça...C'est ça son être bat, son cœur se paralyse devant...Une rose se cogne contre le carrelage. Bruit de papier. Elle a resserré ses bras interrogateurs contre eux-mêmes. Ils ont touché le dur et la nuit molle disparaît. Ses doigts ne savent plus rien d'elle, ils se promènent sur le miroir...La transpiration de la nuit s'étale alors, lentement, ses lèvres bougent, étonnement. Mais calme. Calme...Elles bougent, en face..."C'était...Toi..."...Murmures stridents..."Toi, moi, toi je savais, je savais qu'on s'étaient croisées, déjà, déjà mais pourquoi ?" Je me souviens...Sourire baveux...Tous les jours, je t'ai vue, mais je t'oublie, oh ce rêve...Rêve, il a raison, c'est un rêve, je dois te regarder. Les draps se dispersent, elle les repousse, jusqu'à sentir, contre ses ongles, la solidité du mur, elle baille, baille, s'étire se lève...

Face au miroir. Toi. Moi. Toi.

Une femme au regard de femme aux mains de femme au corps de, aux corps, aux corps de femme étrangère ! Elle renverse encore un peu de son odeur contre elle, la pressant de son pouce, entre le lisse et l'irrégulier. Elle glisse entre la froideur d'un reflet et la chaleur de son âme, l'odeur s'y enfouit. Les gouttes essentielles ne bougeront plus, elles n'avanceront pas, elles ne rentreront pas, en elle, elles ne font qu'humecter ses lèvres et se coincer. Tu n'es qu'un reflet ? Tu n'existes pas ? Pourtant ! Mes stupeurs t'ont estompée, dans l'angle, mes humeurs t'ont agitée, dans ta capsule, et la buée ! La buée s'est posée de ton côté comme du mien. Je te connais car ma bulle à moi n'a pas éclaté sur le verre coupant mais elle s'est posée sagement dans ton univers. Et mes folies se sont déversées dans tes images écartelées pour les faire...Se mouvoir non ! C'est pas vrai !

Son père. Il entre, entre les murs, il pénètre, le miroir et elle sursaute, regardant des lèvres s'enthousiasmer et bouger à côté d'elle. Elles murmurent. Et elle. Elle tremble. Tais-toi.

"Anna"...Tais-toi. Tais-toi quoi "Anna" qui ? Elle moi, elle ! Elle ! Une larme glaça sa transparence sur le front. Et l'âme sous le front sursaute, une intrusion naïve, "Anna"...Un sourire de couleurs pleines...Mais Papa...C'est aux images que tu parles. Sors delà tu m'écrases "papa" ! Son cri s'est étranglé. Son père sort. Ce n'était pas elle qui donnait à elle. Mais l'inverse. Son reflet la faisait connaître au monde. On la connaissait, cette prisonnière du miroir, l'autre...C'était elle...Anna...Chut.

Un nez replié sur les dents s'étonne. Des cheveux se dispersent contre un visage harmonieux. Le conforme et le non conforme se divertissent au creux de ses joues monstrueusement remontées, des orbites étouffées sous les mèches convulsives pour retomber dans les tournoiements fébriles des membres et tournoyer, tournoyer avec eux jusqu'à sensualité là ! Pose. Pour qu'on s'approche, qu'on s'approche... Et s'il était là ? Attends...Je me métamorphose elle se mouvait lentement ses mains marchaient, clopin-clopant ses bras s'étendaient son corps se contractait, pour se dilater doucement, tout doucement contre le miroir son moi jouait sur la froideur sublime...Du reflet...Elle susurre...Ses atouts...Physiques...Qui enflamment ce bout de verre jusqu'à ce que le mystère de la vie se déploie...Si Nathan était là, lui ou lui...Ou lui, plutôt, regardez-moi...Dans les axes du minéral. Et s'il était là, tandis que son moi joue avec les autres, maintenant, s'il était là elle punaise son portrait dans l'angle, je serais...Comme ça torsion massacrant. Son dos voûté creusé en arrière...Forme l'arrondi dans lequel elle dépose ses spectres. Lui. Lui. Et lui. Elle fait tomber une sandale. Là. Je suis belle.

Les jours fondent ainsi dans sa paume. Et tous, elle les plaque entre ses bagues crissant sur le métal, ses peaux frémissantes, gémissant de ses obsessions. Elle les vit sur un bout de verre. Elle se déploie, éclabousse les arêtes de ses hallucinations, s'évanouit dans les frustrations liquéfiées grâce aux illusions... Et l'angoisse crépite...Se morfond comme une lueur tendre...s'amollit...Au crépuscule, ses mouvements sont si...Lents. Ses parfums

rencontrent des traits dessinés au crayon à papier sur le verre : des visages, des scènes, des notes. Sa lèvre se gerce. Elle disparaît dans son propre regard, elle devient ce qu'elle doit être. Des esprits, des fantômes se disloquent. Des cosmétiques, des vitrines...

Une rue. Elle se cogne, contre les corps, elle regarde, au-delà...Elle se regarde. Elle rebondit de verre en glace, de glace en miroir elle lèche leur froideur pour y construire sa chaleur...Elle prolifère...Un vide. Ah ce quartier ! Plus de miroir ! Où est-il ? Un vertige dans les tripes. Puis elle retombe sur ses talons. Elle martèle, elle essaye, c'est insensé...De ne pas y...Arriver ! Si, si si c'est ça pourtant, ce matin, devant la glace, mais alors ? Des berceuses angéliques glapissent contre son rouge à lèvres. Le monde est trop calme. Car ses friandises à elle, ses sourires timides, ils se heurtent. Au vide. Pas de miroir ! Bonbon. Rose. Entre toutes ces brutes, ce n'est pas pareil...Elle baisse la tête. Elle vient de perdre quelqu'un.

"C'est ce matin. Il est mort". La vieille changea de trottoir, après avoir lâché sa merde. Elle rentra. Il fallait qu'elle se voit seule le miroir, vite le miroir ! Les inspirations saccadées éclatèrent entre ses lèvres apeurées. Une main salée déposa son cristal sur la glace, un doigt gratta un air mélancolique. Simplement. A la recherche d'un visage. Disparu, dessiner les contours...A brillé. Doit pleurer. Elle pleure. Encore. Encore !...Il pleuvait du salé. Voir, voir l'esthétique, l'amour perdu voir, voir qu'il n'est plus là, voir ce doux chagrin emprisonné dans les eaux gelées. Elle souriait, contre cette réalité rectangulaire. Les bougies dansaient dans le vide. Le monde se devinait. Tout s'apaisait, tout ce silence, si simple...Et elle, fiévreuse. Dans l'œil de son œil. Elle embrassa le front de cette petite sphère dormante. Sa pupille se ravissait de sa pupille. Elle pressait de ses mains les blancheurs translucides. Elle appuyait et dessous son petit cœur battait. Un vaisseau minuscule se gonflait de son teint bleuâtre. Il fallait disparaître comme la goutte de lait dans un verre d'eau. Mais d'abord, il fallait mordre la chair blanche agonisante et tenir cet instant pour l'éternité. Viande. Palper cette mélancolie matérielle dans toute sa grossièreté, dans toute sa vérité...Anna s'agrippait désespérément, ses

dents claquèrent en vain sur le miroir. La larme ne se mangeait pas. Elle se dissolvait dans la disparition de l'amour derrière la vitre.

Elle était le chagrin derrière le verre ; ses lèvres ne songeaient plus à ramasser la transpiration sur ses paupières...Elle oubliait son corps. Elle était le miroir...Mais bientôt...Les yeux étaient secs, tout juste humides. La peau se tassait sur le vaisseau bientôt invisible, de la corne ! Les dents avaient mal. Alors elle vit. Une femme. A quatre pattes. Appuyée sur ses poings, douloureux comme des moignons. Le rouge à lèvres jeté sur le verre. Nathan, il n'était plus là. L'absence de Nathan n'était plus là non plus. C'est Anna, qui était là, Anna. Anna ? Son père entra. Il la vit, consternée au milieu de la pièce, la bouche ouverte, les bras mous, brisée. Elle était au milieu d'une éternelle beauté insaisissable. Anna, effrayée par elle-même, Anna...Elle était au milieu des fragments triangulaires des minéraux.

Il ne bougea pas. Elle le regardait. Dans l'air tout se cristallisait. Alors elle se jeta sur sa veste pour y enfouir ses yeux vides de larmes. Elle cherchait des petites étoiles derrière la cravate. Soudain sa nuque se redressa. Elle s'écarta du visage paternel, abruti, elle recula brûlante une âme assoiffée, elle se remit en tailleur par terre et sans mot dire elle fixa ses pupilles sur son père : toi, qui ne bouge pas, qui ne dit rien, toi, comment pourrais-tu m'aider à trouver des étoiles ? J'ai soif. Il baissa la tête, conscient de sa défaite. Elle entendit la porte du fond claquer. Elle releva la tête.

Sur la grande table les miettes de pain sur le canapé les miettes de pain sous ses fesses...Les vêtements sales se roulaient sur un bout de sèche-linge, un piano ouvert, une table basse. Les assiettes fumaient encore, cinq par terre, des cendriers, un élastique à cheveux, des plats ronds, une part de gâteau écrasée, des lettres, un jeu de carte dispersé. Une éponge des tasses trois porte clefs et sur l'étagère, des livres et sur la tranche d'un livre, pendait un soutien-gorge et tout près d'elle, derrière l'aspirateur, des gélules et derrière...Elle sourit.

Elle serra le vieux gilet contre son corps nu. Et parcourant du regard le cube immergé dans les fumeroles de cigarette et d'encens, des bouts qui restaient...Quelque part...Dans un coin...Dans l'autre, sur un tapis...Elle sourit. Encore. Puis elle rit : chaque objet portait l'histoire d'un déplacement, d'une seconde, rien de tout ce désordre n'était impur, insignifiant, elle aimait ces gardiens des secrets...Elle écrasa une fève de cacao entre ses orteils...Elle les avait achetées, cela faisait deux semaines, il faisait froid, le magasin était vide, une sensation étrange alors...Elle s'emplit de sa vie. Ils étaient là. Tous. Comme des œuvres d'art. Simplement. Elle était au centre, libre de les faire parler ou non, d'un regard, comme ça, posé sur eux. Ils murmuraient encore. Mais ils étaient du passé. De l'absurde l'entourait. Ce flacon de parfum, un Cartier. Que fait-il là ? Maintenant, pourquoi serait-il là, maintenant, que pourrait-il dire ? Dans son monde, entre ses "moi", elle vivait en décalé. L'espace pour se propager encore un peu, là, maintenant, lui manquait. Un bout de présent, s'il vous plaît ! Alors d'un bond elle attrapa un coussin en éclatant de rire, ce qui fit trembler ses petits "moi" dispersés. Une feuille de papier à cigarette s'envola, emportant avec elle un dimanche après-midi avec Nathan. Son rire se figea. Elle devait tuer ce passé-là. Et sur le tissu de l'oreiller elle écrivit son idée...

Alors elle pivote sur elle-même, encore et encore : des miroirs partout, rectangulaires, resserrés les uns contre les autres, du sol au plafond. Une cascade de simplicité dévale tous ses murs. Les verticales de la glace tapissent désormais le squelette d'un appartement, du droit, tout autour. Du raide. Dans cet ordre, elle respire. Son moi se multiplie en dehors de toute relique...Sur les murs...L'espace est à elle. Plus de meuble. Une table basse, un tabouret, épargnés. Elle s'assoit dessus et , au centre, elle cueille les étoiles. Sa première grimace se répand sur tous les angles. Dans toutes les dimensions, des grimaces, des gestes, des mouvements tapent contre sa poitrine à tout rompre : c'est moi ! Une béatitude de finitude s'étale devant la perfection de l'artiste ébloui. C'est la simultanéité. Elle reste les jambes

repliées sur le côté, s'observant attention. Attention je vais me pencher un peu...Et elle admire ce geste ridicule en lui-même, répété, rendu beau, tous ces bustes qui se penchent d'un élan fusionnel, le facteur entre.

Il lui donne un papier, elle signe, voulez-vous rester ? Elle s'ouvre comme une fleur pour déverser de ses poudres interrogatrices alambiquées auxquelles il ne comprend rien. Elle explose en que voulez-vous, quelle vie avez-vous, tout s'anime en elle. Et sa bouche ne cesse plus. D'où venez vous, qui êtes-vous, qui qui qui elle l'enserme dans tous ses artifices. La comédienne n'a jamais aussi bien joué qu'en attendant, l'œil écarquillé, le sourire aux lèvres, les réponses qui de toutes manières ne viendront pas cet imbécile ne pouvait plus parler mais elle, qu'est-ce qu'elle est belle dans cette attente, et l'autre bégaye, et dominatrice elle se plait à elle-même, et le pauvre homme se démène d'abord un peu, pour elle-même elle se surpasse, entre trente facteurs qui lui coupent la parole, et elle interroge satisfaite du silence, il n'en revient pas, ils n'en reviennent pas non plus, il lance "je...", "je viens de..." et tous essayent puis plus rien, plus rien n'est libre il...Il ne dit plus rien. Sa cruauté resplendit. Elle attend. Rien. Alors une phrase savoureuse fond dans l'atmosphère. On dirait de la meringue : "Déguerpissez". C'est guttural.

Elles vécurent ensemble un, deux, trois jours. Des "Anna". Une infinité de beauté, une fleur en bouquet. Elles furent prises spontanément d'une frénésie chaude. Elles s'approchèrent les unes des autres, par couples. Elles se réjouissaient d'une conviction : ce qu'elles allaient faire, ce serait du génie. Elles pressèrent un bouton sur leur front, avec tout le plaisir que l'on a de voir le liquide blanchâtre sortir du petit sommet de peau. Ce fut un poème qui coula. Des jets innombrables de pus se collèrent en même temps sur le verre. Elles avaient déposé des paillettes. Elle fit un baiser sur une paillette. Des baisers s'appliquèrent sur toutes les paillettes.

Tout son être consistait désormais en une manière de se tenir. Une attitude. Un geste. Plus que jamais elle était elle-même, se regardait elle-même, s'admirait elle-même, pensait à elle-même et quand le téléphone sonnait en interrompant la scène...Elle s'observait, stupéfaite...Elle osait à peine prendre le combiné...Est-ce moi tout entière dans ce geste banal ? Prendre un combiné. Elle se décidait à murmurer un "bonjour" tardif et se regardait prononcer les mots...Chaque mot...Il...Devait...Etre beau elle parlait...De moins...En moins elle ne pensa plus qu'à elle toi qui toujours, vous qui toujours êtes autour de moi, que vais-je faire qu'allons nous faire ? De nos vies ? Mais les points d'interrogation s'effaçaient vite. Ses pensées s'asséchaient. Prisonnière du présent...A chaque seconde elle se voit, pas un instant d'oubli à chaque seconde elle ne pense que "Là suis-je belle ?" mais jamais elle ne le pense assez, "Là, comme ça ?" il y a un moi...Un moi présent partout qui l'envahit et il n'y a plus personne. Le combiné du téléphone pend. J'étouffe.

Je vais faire des madeleines. Un bain va déborder. Plein de mousse. Mettre mes...Mes collants...Mais les verbes au futur s'écaillaient. Parfois elle sursautait, sur son tabouret, au centre. Quelque chose, il faut que je fasse quelque chose. Un magazine, elle l'attrapa. Elle l'ouvrit. Elles l'attrapèrent. Elles l'ouvrirent. Elles parcoururent des taches noires régulières sur un papier doux numéroté, elle essaya. De lire. Elle voyait les autres. Essayer. Elles replacèrent une mèche dans une petite barrette. Aucune ne lut. Chacune pensait aux autres en train d'essayer de...Mais au fait suis-je belle ? Ses mouvements s'espaçaient...Se raréfiaient...Ralentissaient...Le temps passait sans elle.

Ce fut la nuit. Elle se réveilla dans son corps. Elle osa manger. Téléphoner, vite, très vite. Un bain, même...Se plonger dedans jusqu'à se remplir les narines...Tâter, sur le rebord de la baignoire, prendre la bouteille ronde, c'est le shampooing, la bouteille plus mince, le savon, avancer du bout des doigts...Sur le verre, chercher, les poils lisses d'une serviette,

une...Son doigt rencontra une surface plus relevée, froide, plate, petite innocente : ce fut trop tard. La lumière s'alluma. Elle s'immobilisa.

Il fallait appuyer de nouveau. Elle ne pouvait pas. L'angoisse se creusa au fond de ses intestins. Tout se tordit se retordit là-dedans. Elle gémit. Sa chair s'agita. Des spasmes, elle souffrait, non...Des petits sons embryonnaires montaient dans sa gorge. Je ne peux pas...Non...Appuyer. Elles vont toutes appuyer mais il le faut, retrouver l'obscurité ne plus...Les voir...Mais c'était comme mourir. Mourir. Mourir deux fois, dix fois, cent fois. Elle était elles.

Sa main s'approche. Elle n'y parvient pas. Fermer les yeux alors, juste. Ses paupières se flétrirent, une fente resta. Elle se préparait à crever. Les cils se rejoindraient et bientôt, là, ils allaient l'emporter. Non. Je ne peux pas.

Du haut de son tabouret elle contemplait sa perte. Les ampoules brillaient insolemment dans les rayons de soleil. Il était dix heures. Elle ne le savait pas. Il fallait enlever les miroirs, ça elle le savait. Le téléphone. Aller jusqu'au téléphone appeler oh ce serait épouvantable elle verrait mille fois l'ordre dessiné sur des lèvres, "Enlevez les miroirs", l'ordre de la mort mais c'était plus facile, plus facile que de se donner la mort mais tant de lèvres mais...Appeler qui ? Elle avait peur de ces peaux grasses, de ces êtres abandonnés depuis quelques jours, de ces cheveux brisés, de ces vieux gilets, et ces lèvres, ces lèvres blanches et gercées, oui je vous nous de la folie, de la pure folie personne, personne, pitoyable, à qui montrer ça honteux insupportable...Des regards d'effroi posés sur elle, par elle. Je ne comprenais plus.

Elle a de plus en plus peur de fermer les yeux oh si je meurs si je meurs son corps se contorsionne elle est secouée de peur sa tête elle ne tient plus sa tête elle gémit...Elle crie non faire, faire, faire quelque chose le tabouret se balance d'avant, en arrière, d'avant en arrière en même temps non je ne peux pas fermer les yeux tout son visage se contractait d'avant, en

arrière, d'avant, alors juste un, juste...Un d'avant, elle en arrière elle tomba elles tombèrent elle prit l'un des pieds du tabouret, il penchait, au-dessus d'elle, il tremblait, avec elle, mais il était bien là, en l'air. Et tous les tabourets étaient en l'air il fallait le lancer elle avait peur tous les tabourets seraient lancés contre elle, elle hurla.

Un miroir vola en éclats. Des triangles de verre retombèrent avec un tabouret. Quelques pierres, un mur ! Un mur, vide ! Anna le regarda longtemps. Elle se souvint, petit à petit...Je ne suis pas ce mur...Moi...C'est donc...Elle sentit l'air entrer dans ses poumons, lentement, elle le fit circuler, pour l'entendre, siffler un peu...Ce corps...Ce corps est à moi, je ne le vois plus...Alors, les yeux sur le mur, elle prend le tabouret pour casser le miroir d'à côté. Puis, les yeux sur le deuxième pan de mur, elle casse le troisième miroir...Et criant elle casse, casse, tout autour, criant pour oublier les détonations criant, criant pour ne plus entendre de violence, criant...La moquette fut couverte d'étoiles mortes.

Elle s'était tuée quarante huit fois. Ses pieds nus se portent dans toutes les directions pour redécouvrir l'espace en se coupant sur des fragments de beauté intemporelle et elle regarde avec joie le sang couler une seule fois de chaque blessure et elle sent, apaisée, la morsure dans cette viande qui est sienne, qui est elle, qui est. Elle renifla le cou de son père pour se pelotonner sous la cravate et entendre, dessous, un cœur éclater en grains de poussière. Elle les ramassa en mordillant le tissu. Il est mort. Elle pleure. "Suis-moi". Il chuchote. Elle sourit.